

DÉBATS

Leçons de l'Empire romain pour l'Amérique de Trump

EN RENONÇANT À DÉFENDRE LES PRINCIPES ABSTRAITS INSCRITS DANS LA CONSTITUTION POUR LEUR PRÉFÉRER LE LANGAGE DE LA FORCE BRUTE, DONALD TRUMP MARQUE LA FIN D'UNE CERTAINE IDÉE DE L'AMÉRIQUE, QUI N'A PAS RENONCÉ À LA PUISSANCE MAIS TROQUE LES HABITS DE LA RÉPUBLIQUE POUR CEUX DE L'EMPIRE, ANALYSE L'ESSAYISTE*.

🕒 6 min • Benjamin Olivennes

Les États-Unis ont été, pour nous et pendant deux cents ans, le pays qui avait été fondé sur une idée, sur un ensemble d'idées. « *We, the people.* » « *La vie, la liberté et la poursuite du bonheur.* » « *Une nouvelle nation, conçue dans la liberté, et dédiée à la proposition selon laquelle tous les hommes sont créés libres et égaux.* » « *Le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple.* » « *I have a dream.* » Une forme de régime dans laquelle ce n'était pas un homme ou un groupe d'hommes qui régnait, mais un ensemble de principes abstraits. Une république.

Beaucoup des gens qui ont voté pour Donald Trump l'ont fait pour défendre certains principes constitutionnels américains, qu'ils voient menacés - la liberté d'expression, tout d'abord, la liberté individuelle plus généralement, le droit de porter des armes, la liberté des États, la différence entre le citoyen et le non-citoyen, la souveraineté populaire, le droit à des élections non truquées. Mais il est frappant de remarquer que Trump, lui, tout en agitant ces thèmes, ne parle jamais de principes. Ou, pour le dire dans le langage de notre époque, il ne parle jamais de « valeurs ». Le langage qu'il parle est uniquement celui de la force, celui des intérêts, celui d'une « grandeur » qui n'a rien de moral, qui est simplement une grandeur physique - être le meilleur, être plus gros, plus fort, plus riche que ses voisins. La campagne de Trump n'a jamais défendu les États-Unis comme ensemble de principes, comme idée abstraite, comme proposition universelle ; elle a en revanche toujours défendu les États-Unis comme entité physique menacée, affaiblie, devant défendre ses intérêts au mieux parce que

c'est sa survie qui est en jeu. Et, face à lui, les démocrates, qui essayaient encore de parler le langage des valeurs et s'étaient montrés si faibles, si incapables de les défendre, si hypocrites, si contradictoires, se sont effondrés.

Rien ne sonnait juste dans leurs appels aux valeurs, aux principes. Comment pouvaient-ils déclarer « défendre la démocratie », quand ils avaient dissimulé pendant trois ans que le président officiel était hors d'état de gouverner, qu'ils l'avaient remplacé à la dernière minute par une candidate désignée « en interne », sans primaires, qu'ils avaient tenté d'éliminer leur adversaire principal, non par les urnes mais par les procès ? Et les électeurs de lister toutes leurs contradictions, toutes leurs hypocrisies, sur tous les autres sujets - souvent à grand renfort de théories du complot venues des réseaux sociaux, mais parfois la réalité vient alimenter les théories du complot, comme le montre l'exemple de l'âge du capitaine (Biden). L'opposition entre Obama et Trump est à cet égard révélatrice : nul mieux qu'Obama, le parfait gentleman, n'a su parler de l'Amérique, n'a su incarner dans ses discours ses principes et ses idéaux ; mais son verbe grandiose était impuissant, quand le langage simple et brutal de Trump, compréhensible de tous les dictateurs, a su, pensent ses électeurs, assurer la croissance et la paix de 2016 à 2020.

Nous voyons donc sous nos yeux, avec la victoire de Trump, la mort de la république américaine, celle de la vertu civique et des grands principes, de l'âme états-unienne. Est-ce pour autant la mort de l'Amérique comme corps ? Rien n'est moins sûr. Séparée du monde et de ses conflits par deux larges océans, dotée d'une population immense et jeune, nourrie par une immigration qui n'est pas venue par revanche coloniale mais parce qu'elle veut faire fructifier son talent, centre de l'innovation technologique, de l'intelligence artificielle et des nouveaux médicaments de pointe, l'Amérique a le XXI^e siècle pour elle. Alors que sa croissance et sa richesse par habitant sont déjà bien supérieures aux nôtres, les dérégulations muskiennes risquent fort de l'envoyer au ciel - et nous dans les choux. Il y a bien un adversaire de taille qui se dessine pour l'Amérique en ce XXI^e siècle : la Chine. Mais l'Amérique entre dans cette lutte avec de solides atouts, et il n'est pas dit qu'elle perde face à un rival vieillissant, où personne ne veut émigrer, et qui envoie ses grands entrepreneurs au goulag. Certes, la Chine

est en train de rassembler autour d'elle les pays dudit «Sud global », à commencer par la déclinante mais toujours nucléaire troisième puissance mondiale, la Russie. Tout l'enjeu de la présidence Trump sera de dissoudre cette alliance de fortune, de montrer les muscles du Godzilla américain pour calmer tout le monde, et d'assurer la *pax americana*. Les pays que l'ancienne république présentait comme ses alliés, au nom des principes de l'ordre international, seront désormais des vassaux réduits à verser le tribut : « Combien tu me paies pour que je te protège ? » Taïwan paiera, les Allemands paieront. Il se pourrait bien que Trump y arrive. C'est pour cela qu'il a été élu : pour que l'Amérique fasse preuve de force, à l'heure où elle se sent menacée dans sa supériorité - et dans sa masculinité.

La république était grande, mais plus personne ne parvenait à défendre ses principes comme il fallait. C'est sans doute Bush, avec sa guerre en Irak, qui aura rendu inaudibles à son propre peuple les principes de l'Amérique, ceux avec lesquels elle avait si brillamment triomphé de la tyrannie soviétique. À la fin du I^{er} siècle avant notre ère, la République romaine, déséquilibrée par ses succès militaires et son agrandissement, avait souhaité se donner un dictateur. Les républicains de l'époque avaient réussi à sauver une première fois, pensaient-ils, le régime en assassinant César. Mais leur répit ne devait être que de courte durée. Quand Octave vint, qu'il concentra tous les pouvoirs et se fit appeler Auguste, les institutions furent en apparence respectées, mais la république était morte. Plusieurs siècles de paix s'ouvraient alors. Le prix à payer ? La disparition de la vertu républicaine, de la grandeur d'âme, dont les symboles étaient Caton ou Cicéron - mais cet idéal-là était sans doute déjà mort depuis belle lurette. Le principat, bientôt l'empire, fut sans doute la meilleure solution possible pour la Rome de l'époque. Aujourd'hui, à nouveau, l'Empire pointe le bout de son nez, non parce qu'il est plus noble que la république, mais parce que la république semble n'avoir plus d'autre carte. Et déjà les réseaux sociaux s'affolent de la ressemblance entre Barron Trump et Octave-Auguste...

**Ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé de philosophie, Benjamin Olivennes a enseigné à l'université Columbia à New York. Il a publié « L'Autre Art*

contemporain » (*Grasset, 2021*).

